

## **Classements des universités, concurrence académique mondiale et géopolitique à l'heure du *wokisme***

Franck Leprévost

Mesdames et Messieurs les membres de l'Association des Ingénieurs et Scientifiques du Luxembourg,

Permettez-moi de vous remercier pour votre invitation à venir parler devant vous ce soir, ainsi que devant un certain nombre de personnes qui ne sont pas – encore – membres de votre association. J'ai ce soir le privilège et un plaisir double – voire au carré – de m'exprimer devant un auditoire dont je partage le langage et la tournure d'esprit, et composé de « doers » comme disent les américains, c'est-à-dire de personnes qui agissent avec un impact, comme vous le faites pour la prospérité du Luxembourg.

Votre invitation arrive également à point nommé. Elle fournit en effet l'occasion, d'un côté, de partager des constats et une analyse sur l'évolution des classements internationaux des universités, et de ce qu'ils disent du dynamisme intellectuel des nations, et, d'un autre côté, de repositionner, avec urgence, la question du sens, de la mission des universités, et des défis contemporains de ses dirigeants à l'heure de l'emprise grandissante d'un redoutable *wokisme* sur l'Occident et sur ses institutions académiques.

À travers ces deux aspects, ces constats, analyses et interrogations se cristallisent au fond en un point : celui du rôle civilisationnel des universités.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, permettez-moi aussi de préciser deux choses.

Premièrement, si des exemples ou des chiffres, qui illustrent mon propos, ont été actualisés **pour** notre rencontre, ce dont je vais parler ici devant vous aujourd'hui a fait l'objet d'articles écrits **AVANT** la Covid et donc **AVANT** que plusieurs pays européens n'aient en face d'eux le miroir les renvoyant à leur déclassement, et à leur fragilité.

Deuxièmement, il va être pas mal question de classements des universités ici. Cependant je précise dès maintenant que la stratégie d'une université ne doit absolument pas être élaborée pour viser une position dans les classements. Les classements sont un indicateur, pas un objectif.

Maintenant démarrons. Je vais le faire par deux évidences que vous me pardonnerez. Au passage, vous noterez dans ce qui suit, au cours de cette conférence, qu'énoncer des évidences, décrire le réel, est devenu un sport à haut risque par les temps qui courent. Commençons donc doucement.

Ici, au Luxembourg, nous sommes au cœur de l'Europe. Comme vous l'avez constaté également, l'Europe d'aujourd'hui n'est certes plus celle d'hier. Cependant des penseurs en ont anticipé la trajectoire avec une clairvoyance confondante. Dans *La Crise de l'Esprit*, Paul Valéry (1919, p. 27) écrivait en 1919 les mots suivants :

« Tout est venu à l'Europe et tout en est venu. Ou presque tout. Or, l'heure actuelle comporte cette question capitale : l'Europe va-t-elle garder sa prééminence dans tous les genres ? L'Europe deviendra-t-elle ce qu'elle est en réalité, c'est-à-dire : un petit cap du continent asiatique ? Ou bien l'Europe restera-t-elle ce qu'elle paraît, c'est-à-dire : la partie précieuse de l'univers terrestre, la perle de la sphère, le cerveau d'un vaste corps ? »

Lorsque Paul Valéry posait ces questions il y a un siècle, l'Europe dominait le monde occidental, et la prééminence de l'Europe coïncidait avec la domination occidentale du globe. Le « cerveau d'un vaste corps » n'était bien entendu pas limité aux universités, mais, appuyées sur leurs traditions médiévales, les universités européennes irriguaient le cerveau.

Je vous invite ici à une esquisse des changements survenus depuis l'époque de Valéry en suivant le chemin géographique pris par le « cerveau » académique au cours des événements historiques majeurs du 20<sup>ième</sup> siècle et du début du 21<sup>ième</sup> siècle. L'entrelacement entre ce chemin et l'histoire montre que les universités de classe mondiale ne sont pas uniquement des entités travaillant pour le bien universel, mais peuvent être simultanément des atouts géostratégiques mobilisables par les nations.

Dans un monde qui, sans cesser d'être conflictuel, est devenu multipolaire, peuplé et exposé au nomadisme des personnes et des technologies, le changement qu'implique la prochaine destination du « cerveau » académique dans la course au leadership intellectuel mondial augure d'un avenir sombre pour les universités en Occident en général, et en Europe continentale en particulier. Réciproquement, la responsabilité civilisationnelle des universités les confronte au dilemme de contribuer, ou résister à la transformation de l'Europe en « ce qu'elle est en réalité » pour reprendre les mots de Valéry.

### **1) Le monde académique du Moyen Âge au court 20<sup>ième</sup> siècle.**

Permettez-moi un nécessairement très bref survol de l'évolution du monde académique du Moyen Âge au « court » 20<sup>ième</sup> siècle. Les premières universités sont nées dans une Europe médiévale d'environ 62 millions d'âmes vivantes. En 1100, les gens n'entreprenaient en général pas de longs voyages, les technologies mettaient des décades à essaimer, les études académiques étaient limitées à une poignée de domaines, réservées à peu, et dispensées à Bologne, Paris ou Oxford.

Assise sur sa longue tradition, pour résumer, la domination académique européenne est restée essentiellement sans concurrence jusqu'en 1914. Même si la population mondiale croissait à grande vitesse, la balance du savoir, mesurée par le nombre et l'impact des découvertes scientifiques et innovations technologiques, était encore en faveur de, et conduite par l'Europe.

De la première guerre mondiale à la chute de l'URSS, les événements ont naturellement impacté le *leadership* intellectuel, économique, militaire et politique planétaire. L'ordre académique mondial aussi a été fortement modifié, les universités américaines étant les principales bénéficiaires du contexte historique de la période allant des années 1930 à 1991. Pendant ce temps, la plupart des universités européennes traversaient des périodes difficiles, malgré la parenthèse de reconstruction de 1945 au premier choc pétrolier.

En effet, même si leurs dynamiques intrinsèques ont contribué à leurs développements, les universités des USA ont aussi bénéficié de la fuite des cerveaux et des capitaux européens avant et pendant la deuxième guerre mondiale, puis du financement fédéral pendant la guerre froide (Chomsky et al., 1997).

En retour, ces universités ont accru la puissance des États-Unis dans un monde organisé autour de deux pôles idéologiques, dont les fers de lance étaient les USA et l'Union Soviétique, sous l'œil circonspect des pays non-alignés.

L'effondrement de l'URSS a ouvert la porte d'un nouvel ordre mondial. Pour certains occidentaux, 1991 marquait « la fin de l'histoire ». Stipulant qu'une idéologie – capitalisme libéral occidental – avait gagné sur l'autre – communisme soviétique – ils pronostiquaient un monde nouveau caractérisé par une ère de paix quasi éternelle. Les raisons de conflits ayant disparu, aucun conflit majeur ne devait plus arriver. L'humanité avait vu la lumière et progressé.

Ce discours utopique et simpliste était conforté par le nouvel exode de scientifiques quittant l'ex-URSS pour une vie meilleure à l'Ouest. L'industrie et les universités américaines ont accueilli de remarquables chimistes, ingénieurs, mathématiciens et physiciens formés par l'excellent système scientifique soviétique ; la France, l'Allemagne et le Royaume-Uni aussi, mais sans l'efficacité « made in USA ».

## 2) D'un ordre mondial bipolaire à un ordre mondial multipolaire.

Les deux décennies qui suivirent 1991 confirmèrent la domination des États-Unis. Parti au Far West, le *cerveau du vaste corps* y était encore à l'orée du 21<sup>ème</sup> siècle. Dans le monde académique plus spécifiquement, si l'excellence et le leadership sont mesurés par les classements internationaux des universités, les américaines s'en sortaient très bien.

Elles continuent. Depuis le lancement du classement de Shanghai (ARWU) en 2003, puis des trois autres classements principaux (THE, QS, CWTS), les universités américaines *trustent* les top positions ; sept d'entre elles figurent continûment dans le top 20 des quatre classements depuis leur création. Élargi au top 200, les universités des USA représentent 29 % pour THE et 22% pour QS en 2021, 40 % pour CWTS en 2019, et 32 % pour ARWU en 2020. Avec entre 74 et 93 % selon le classement, la civilisation occidentale domine aujourd'hui le top 200, avec une participation hors USA principalement due au Royaume-Uni, à la Suisse, ainsi qu'à l'Allemagne et à la France sous l'effet des *initiatives d'excellences* lancées après le coup de semonce du premier classement de Shanghai.

Cette situation concernant les universités de classe mondiale est sur le point de connaître un changement majeur – c'est ce dont parle, entre autres, mon livre (Leprévost, 2021a, voir aussi Leprévost, 2021b). Les signaux envoyés, à interpréter sans naïveté, surtout en Europe, illustrent une dualité : le bouleversement en cours de l'ordre académique mondial est le fruit de considérations géopolitiques ; simultanément, cette réorganisation académique contribue au nouvel ordre mondial au-delà du seul volet universitaire.

En effet, les conditions de la dynamique conduisant les universités américaines aux positions dominantes dans les classements, et permettant aux autres universités occidentales de rester dans la course, ont commencé à s'éroder il y a plusieurs années, pour des raisons intrinsèques et extrinsèques.

Le monde qui a succédé en 1991 à une bipolarité s'appuyant sur un conflit idéologique n'est ni apaisé ni unipolaire. Il est devenu multipolaire et au moins aussi conflictuel, avec des conflits aux origines culturelles plus profondes comme l'a montré Huntington (Huntington, 1996). Les tensions croissantes entre la Chine et les USA indiquent clairement que l'histoire continue. Elles ne seront pas les seules tensions du 21<sup>ème</sup> siècle, mais elles contribueront à le forger puisqu'elles le font déjà.

Quelle signification pour le monde académique plus spécifiquement ? Le financement public, qui avait soutenu les universités américaines pendant la guerre froide, a commencé à fondre au rythme où les relations internationales étaient perçues comme se réchauffant. Pour balancer le déclin du financement public, les universités américaines ont développé de nouveaux modèles économiques. Plus généralement, au-delà des seules américaines, les universités anglo-saxonnes (Australie, États-Unis, Royaume-Uni) ont introduit des droits d'inscriptions élevés. Cette évolution traduit une mutation conceptuelle : l'éducation à l'anglo-saxonne devient un investissement personnel privé, en ligne avec l'individualisme devenu dominant dans ces sociétés.

*A contrario*, la plupart des gouvernements d'Europe continentale restaient attachés à une conception de l'éducation comme un bien public, leurs universités gardant des droits d'inscriptions modestes. Cependant, le financement public direct des universités se fit rare en Europe continentale également. Combinées avec des modèles de gouvernance inadéquats et un faible financement public direct, une vision et des décisions de court-terme préparaient le creuset de temps difficiles là également. Certains pays toutefois prenaient un chemin différent et plus prometteur : la Suisse, la Hollande ou le Luxembourg.

Ces éléments « déclinistes » semblent contredits par les chiffres que j'ai donnés tout à l'heure sur les bons résultats des universités occidentales dans le top 20 ou 200 des classements en 2020 et 2021.

Alors qu'est-ce que je raconte ? Le paradoxe n'est qu'apparent et momentané.

Si au lieu de regarder une photographie **statique** d'une année donnée, on analyse le top 200 ou 1000 des classements depuis le début, une lumière bien différente éclaire la **dynamique** en cours. On y voit l'impact de l'inertie sur les classements des universités américaines.

Une clarification sémantique et méthodologique pour qu'on se comprenne bien. Par top 1000, j'entends en fait tout, c'est-à-dire l'ensemble des universités classées. Le nombre d'universités classées a augmenté au cours du temps, passant de 400/500 à 1000/1600 selon les *rankings*. Comme il existe environ 20 000 à 25 000 universités sur terre aujourd'hui (personne ne sait exactement), les universités classées représentent donc moins de 10 % de toutes les universités de cette planète. Par conséquent, figurer dans ces classements est donc déjà louable. Fin de la clarification sémantique.

Revenons maintenant à ce qui se passe à la ligne de flottaison du top 200, et aux courants en dessous de la ligne de flottaison, c'est-à-dire dans le top 1000.

Eh bien, les USA sont en déclin continu dans le top 200 des quatre classements, avec des chutes de 5 à 14 points. Inversement, la Chine commence sa montée autour de 2014/2016, dépassant significativement le Japon pour THE, CWTS et ARWU.

Les choses sont encore plus claires pour le top 1000. Pour le seul classement de Shanghai, les USA passent entre 2003 et 2020 de 32 % à 20 % et la civilisation occidentale de 83 % à 63 %, alors que la Chine passe de 2 % à 14 % et la civilisation chinoise de 6 % à 20 %.

Les programmes chinois 985, 211, double first-class, le support massif des universités Beijing et Tsinghua, de celles de Hong Kong et de Shenzhen payent. Au-delà de sa diaspora, la Chine recrute aujourd'hui des scientifiques à travers le monde avec des « packages » compétitifs.

### 3) Où va le «cerveau» ?

Alors, où va le «cerveau» académique ? En supposant inchangés les critères et méthodologies des organismes de classement, et la poursuite des politiques actuelles, le déclin des universités occidentales et la montée des universités chinoises dans le top 1000 ont des grandes chances de se poursuivre (pas nécessairement avec la même vitesse ni la même pente).

Au-dessus du Top 1000, on peut s'attendre à ce que 20 % du top 200 de ARWU soit occupé par des universités chinoises ; deux (Beijing et Tsinghua) rejoignent le top 20 en 2030, et davantage dans les décades suivantes.

Le cerveau passe au Far East ; le monde devient moins occidental.

Les règles de la compétition permettent loyalement l'arrivée de nouveaux entrants dans les classements. Rien de plus normal.

Mais, si on accepte l'idée que les classements internationaux sont des indicateurs significatifs, qu'universités de classe mondiale et géostratégie sont liées alors que notre monde contemporain se caractérise par des tensions croissantes, en particulier entre la Chine et les USA, et que les gouvernements européens, dans leur grande naïveté, n'ont pas protégé leurs marchés, innovations, savoirs et talents – cette liste d'abandons n'étant d'ailleurs pas exhaustive –, alors, vu d'Occident et plus spécifiquement d'Europe, il y a des raisons d'être inquiet de la réduction de la part occidentale : elle dit quelque chose de la vitalité de cette civilisation.

Les universités ont un rôle civilisationnel. Les universités chinoises – pas seulement elles, mais en particulier elles – jouent ce rôle avec agilité et constance depuis plusieurs décennies. Face à cela, la civilisation occidentale a un besoin vital de l'engagement des universités d'Europe continentale, en particulier depuis le départ du Royaume-Uni de l'Union Européenne, décision qui ne surprendra pas ceux qui se remémorent les mots prononcés par Churchill à la Chambre des communes le 11 mai 1953 :

“if Britain must choose between Europe and the open sea, she must always choose the open sea”.

Cet état des lieux place les pays d'Europe continentale et leurs universités en face d'une responsabilité existentielle, dont je vais maintenant n'aborder que quelques aspects. Pourtant, selon moi, ces aspects ont contribué et continuent de contribuer à la réalisation de ce que craignait Paul Valéry, encore lui, et qu'il exprimait ainsi en 1919 (p. 32) :

« L'inégalité qui existait entre les régions du monde au point de vue des arts mécaniques, des sciences appliquées, des moyens scientifiques de la guerre ou de la paix, – inégalité sur laquelle se fondait la prédominance européenne, -- tend à disparaître graduellement. [...] Et donc, la balance qui penchait de notre côté, quoique nous paraissions plus légers, commence à nous faire doucement remonter, -- comme si nous avions sottement fait passer dans l'autre plateau le mystérieux appoint qui était avec nous. Nous avons étourdiment rendu les forces proportionnelles aux masses. »

Quelles raisons expliquent le déclin ? À mon sens, les raisons sont de deux sortes, d'ailleurs un peu symétriques l'une de l'autre : d'une part celles qui sont dues à des choix politiques, sur lesquels s'alignent les universités ; d'autre part, dans l'autre sens, celles initiées par des universités et leurs dirigeants, et sur lesquelles s'alignent les politiques.

Commençons par les premières : les choix du politique, en particulier en Europe.

#### **4) Déclin actuel : choix politiques et conséquences académiques**

Premièrement, je pense que le déclin constaté est renforcé par un état d'esprit très influent au sein de l'intelligentsia européenne actuelle. Cet état d'esprit dominant inclut parfois une interprétation fluctuante de la démocratie, parfois une ignorance de l'histoire couplée à des jugements moraux, et souvent une conception des êtres humains comme entités interchangeables.

Renverser cet état d'esprit passe premièrement par reconnaître que « une économie seule n'a jamais fait une civilisation » comme le dit Régis Debray (2017, p. 26), reconnaître que notre civilisation européenne a des racines, et qui sont chrétiennes depuis l'Empereur Constantin au 4<sup>ème</sup> siècle de notre ère, et transmettre cette histoire, cette filiation et cette identité avec respect et fierté. Cela implique de défendre sans compromis la culture, le style de vie, et la conception des relations entre hommes et femmes en vigueur en Europe.

Deuxièmement, les nations européennes ont besoin d'industries et de technologies souveraines. Or avec sottise, beaucoup sont abandonnées. Ce chantier nécessite une profonde reconstruction, alliant protectionnisme aux niveaux européens et nationaux pour les secteurs stratégiques, et réforme des transferts de technologies. Les universités y ont un rôle important.

Par exemple, un équilibre doit être trouvé entre coopération scientifique internationale et protection du savoir en Europe. Si ces aspects sont considérés aussi importants qu'en Chine ou aux USA, le modèle de gouvernance, la recherche et la rétention des talents, la coopération avec l'industrie et la coopération universitaires internationale doivent changer en Europe.

Ces recommandations divergent de l'esprit ouvert et coopératif qui règne dans les universités en Europe, et que je chéris.

Cependant, il faut voir le réel en face. Ouvertes et transparentes au monde, les nations européennes perdent leur substance alors que la démographie mondiale explose (7,6 milliards aujourd'hui, 11 milliards en 2100), que les technologies de rupture se succèdent en accéléré, que les tâches exposées à l'automatisation s'étendent (menant à des problèmes sociaux majeurs, voire à la disjonction des concepts de travail et d'occupation, mais cela est un autre sujet), et que règnent le nomadisme des personnes et des techniques.

En l'absence de la reconstruction d'une industrie forte dans plusieurs pays en Europe, de l'identification et de la protection de technologies souveraines, d'un changement de l'état d'esprit de l'intelligentsia européenne, et de mesures majeures concernant la sphère académique des pays européens, en particulier de leurs universités de classe mondiale, je suis pessimiste. Il y a du travail.

### 5) Qu'est-ce qu'une université de classe mondiale ?

Jusqu'ici j'ai souvent parlé d'« université de classe mondiale » sans vraiment définir ce que c'est.

Le professeur Phil Altbach, fondateur du Boston College Center for International Higher Education, et avec qui j'ai eu le plaisir de travailler sur la notion d'« Accelerated Universities », l'Université du Luxembourg en étant un excellent exemple, a coutume de dire :

« World class Universities? Everyone wants one, no one knows what it is, and no one knows how to get one.»

Ce à quoi répond Jamil Salmi, membre du conseil scientifique du classement de Shanghai, et qui a préfacé mon livre, que pour faire une université de classe mondiale, il faut huit ingrédients :

- Une vision,
- Une stratégie,
- Un financement abondant sur la durée,
- Un soutien fort du Gouvernement, des forces vives, au Luxembourg du vôtre, et de la plupart de la population,
- Un fort degré d'autonomie,
- Des talents, aussi en abondance,
- Une gouvernance appropriée et flexible,
- Un leadership solide et clair.

Avec tout cela, et en supposant l'alignement harmonieux de ces 8 ingrédients, que devrait faire une université de classe mondiale ? Eh bien, à mon sens – et cela a déjà été abordé en partie auparavant, et j'y reviendrai encore dans la suite – sa tâche devrait être de :

- Comprendre qu'elle n'est pas hors sol, mais partie prenante d'un pays ;
- Créer un environnement favorable à l'émergence du savoir ;
- S'occuper de problèmes scientifiques difficiles et risqués ;
- Coopérer avec des entreprises sur ces problèmes et renforcer la compétitivité du pays ;
- Préparer les étudiants à un monde qui n'existe pas encore, tout en les ancrant dans un monde qui leur préexiste ;
- Fournir un éclairage scientifique sur les sujets, et les débats sociétaux délicats des nations ;
- Forger un leadership intellectuel d'impact global ;
- Chercher à comprendre le monde.

Vous avez noté l'emploi du conditionnel « devrait » : c'est ce qu'elle « devrait » faire. Seulement voilà, depuis quelques années, la vague déferlante du *wokisme* a conquis des pans entiers des sociétés occidentales. Le *wokisme* multiplie les tentatives d'emprises sur le monde universitaire, anglo-saxon d'abord puis d'Europe continentale aujourd'hui. Compte tenu de l'impact sociétal des universités – de classe mondiale ou non, peu importe –, et de leur capacité à forger les opinions et les esprits sur plusieurs générations, et donc d'influer sur le politique – le fameux sens inverse dont il a été question plus haut –, il est devenu urgent de replacer deux questions au cœur du débat, et d'y répondre sans ambiguïté :

À quoi sert une université ? Quels sont les défis contemporains de ses dirigeants ? Pour cela, commençons d'abord par rappeler ce qu'est le *wokisme*, son impact et comment on en est arrivé là.

## 6) Le Wokisme : qu'est-ce ? quel impact ? comment on en est arrivé là ?

**Qu'est-ce que le wokisme ?** Né sur les campus universitaires américains dans les années 1970 en s'appuyant sur la « French theory » de la déconstruction véhiculée notamment par Deleuze, Derrida, Foucault (voir par exemple (Couturier, 2021) et surtout (Valentin, 2021) pour une perspective historique), cette doctrine, se présentant comme une hypersensibilité aux revendications des minorités, renvoie chacun à son genre, sa race ou son ethnicité, procède à des déconstructions tous azimuts, et nie les réalités biologiques au profit de constructions sociales « fluides ».

Cette mouvance a contribué, d'une part, à l'apparition au sein des universités américaines des « cultural studies », « gender studies », « post-colonial studies », « fat studies », « queer studies » ... alignées sur ces grilles de lecture, et, d'autre part, à la marginalisation d'enseignements, jugés désormais racistes, esclavagistes, homophobes, transphobes, ou islamophobes.

Les sciences sociales et littéraires sont en première ligne, mais les scientifiques les suivent de près. Ainsi, le « Oregon Department of Education » aux États-Unis encourageait en février 2021 ses enseignants à s'inscrire pour une formation « liant l'enseignement moderne des mathématiques aux caractéristiques toxiques de la suprématie culturelle blanche » (Dima, 2021). L'organe gouvernemental invitait alors les enseignants à prendre le "chemin de l'équité mathématique" en explorant les « éthno-mathématiques » avec des « pratiques, curriculum et pédagogies antiracistes et culturellement adaptées ».

Avec de tels programmes, il est évident que l'emprise du militantisme tend « à transformer les salles de cours en lieux d'endoctrinement et les publications en tracts » comme le dit Nathalie Heinrich, chercheur au CNRS (Heinrich, 2021, p. 3).

**Quelle heure est-il dans l'Occident woke ?** Nous sommes à l'heure où des professeurs sont chassés de leurs universités ou poussés à la démission, comme Kathleen Stock, professeur de philosophie, contrainte le mois dernier (12/10/2021) de quitter l'Université du Sussex. Une campagne de harcèlement, l'accusant de transphobie parce qu'elle rappelait des réalités biologiques, a en effet eu raison de sa carrière. Sa disgrâce a été appuyée par une meute de 600 universitaires s'opposant à ce qu'elle reçoive l'Ordre de l'Empire Britannique.

Nous sommes à l'heure où 5000 livres, incluant les albums Astérix et Tintin, ont été jugés néfastes par le Conseil Scolaire de l'Ontario au Canada. Ils ont été brûlés dans plus d'une trentaine d'écoles francophones. Je ne parle pas ici d'une Allemagne nazie des années 1930. Ni d'un Afghanistan aux mains des Talibans. Je parle du Canada en 2021. La "chercheuse" Suzy Kies, à l'origine de l'autodafé, expliquera aux élèves qu'il s'agit d'enterrer « les cendres de racisme, de discrimination et de stéréotypes dans l'espoir que nous grandirons dans un pays inclusif où tous pourront vivre en prospérité et en sécurité ». Que ne fait-on au nom de l' « inclusion » et « au nom du bien » ?

Nous sommes à l'heure où l'université de Cambridge multiplie les « warning triggers » pour prévenir tout choc émotionnel aux lecteurs de Shakespeare.

Nous sommes à l'heure où les représentations à la Sorbonne de la pièce *Les Suppliantes* de Eschyle, attaquées par des associations communautaristes antiracistes, ne peuvent avoir lieu que sous haute protection policière.

Nous sommes à l'heure de la *cancel culture*, autre anglicisme recouvrant les méthodes visant à "annuler" les personnes, notamment les universitaires à contre-courant de la doxa *woke*, en torpillant leurs carrières, filtrant leurs publications, disqualifiant moralement leurs personnes, en s'assurant par les moyens les plus abjectes que leurs voix deviennent inaudibles.

Voilà le réel auquel sont exposées universités (et écoles) en Occident, qui n'en ont d'ailleurs pas le monopole, le phénomène gagnant bien d'autres secteurs.

**Comment une telle idéologie a-t-elle pu s'implanter et prendre des proportions pareilles ?** Pour ce qui concerne les États-Unis, je crois qu'il y a deux facteurs.

Romain Gary donne un premier élément de réponse dans son livre autobiographique *Chien Blanc* (Gary, 1970, p. 144) publié en 1970, et que je recommande à qui veut comprendre l'état actuel des États-Unis :

«Le signe distinctif par excellence de l'intellectuel américain, c'est la culpabilité. Se sentir personnellement coupable, c'est témoigner d'un haut standing moral et social, montrer patte blanche, prouver que l'on fait partie de l'élite. Avoir "mauvaise conscience", c'est démontrer qu'on a une bonne conscience en parfait état de marche et, pour commencer, une conscience tout court. Il va sans dire que je ne parle pas ici de sincérité : je parle d'affectation. »

Ce très répandu terreau de « culpabilité de l'intellectuel américain » a contribué au déploiement du *wokisme* au sein des universités américaines, puis à l'ensemble du monde anglo-saxon.

Cela d'autant plus qu'il s'est couplé avec un autre phénomène. Le professeur Jon Haidt, de la NY University, avance l'élément suivant, encore largement en-dessous du radar, et qui a trait à l'évolution très rapide de la sociologie politique des professeurs d'université aux États-Unis au cours des 20 dernières années. Dans une étude datant de 2015 et 2016, il montre (Haidt, 2016, 18') que

- Jusqu'en 1996 prévaut un rapport en moyenne de 2 :1 entre les professeurs de gauche ou d'extrême gauche, et les professeurs de droite ou d'extrême droite.  
Les professeurs de gauche = 40 %+ ; professeurs de droite = 20 %- ; silencieux = 40 %-.
- Entre 1996 et 2011, ce rapport évolue pour atteindre le ratio 5 :1.  
Les professeurs de gauche = 60 % ; professeurs de droite = 12 % ; silencieux = 25 %.

Ces ratios sont en mettant toutes les disciplines ensemble, dont y compris agriculture schools, engineering schools, etc. Si on ne regarde que les « department of humanities and social sciences », ce ratio passe à entre 17 :1 à 60 :1 selon les départements (Duarte et al. 2015 pour les départements de psychologie). Ce que je veux dire par là n'est pas une inquisition quelconque, mais un constat, à savoir que cette évolution très rapide, cette polarisation asymétrique générationnelle, à gauche, a conduit à une très, très grande homogénéité de pensée dans les universités américaines aujourd'hui.

Tout le monde y pense la même chose. Mais cela ne suffit pas. Cette homogénéité conduit aussi à une surenchère toujours plus revendicatrice, puisqu'il n'y a pas d'opposition qui ose s'exprimer, même parmi les modérés. La conséquence est que, depuis 2014-2016, les professeurs américains édulcorent leurs cours pour ne pas froisser leurs étudiants, dont ils ont une peu bleue. Le *wokisme* a quartier libre.

L'influence des États-Unis sur l'ensemble des pays occidentaux l'en a fait déborder. Il suffisait d'attendre leur américanisation : un jour ou l'autre, les pays, comme l'a montré Régis Debray pour la France (Debray, 2017), suivraient le « trend », et leurs universités procèderaient à des aménagements laissant la bride de plus en plus sur le cou à cette idéologie.

Le désir de l'intellectuel occidental américanisé de, lui aussi, "témoigner d'un haut standing moral et social" montrant "patte blanche", un confortable déni du réel si nécessaire, quelques tartufferies de bon aloi, de l'opportunisme carriériste, ou des capacités limitées à la résistance : avec ces ingrédients, on y est.

**Le wokisme : la glaciation de la pensée.** Bien davantage que le déclin dans les classements internationaux, bien davantage que la compétition asiatique, ou le nomadisme des cerveaux, le *wokisme* est le plus grand danger que connaissent les universités occidentales aujourd'hui. Pas qu'elles d'ailleurs.

Pourquoi donner à ce danger la prééminence sur tous les autres ? Parce que, en paraphrasant l'historien Jacques Julliard, le *wokisme* implique une "glaciation de la pensée" par l'intimidation, la peur, la censure et l'autocensure.

Pour Steven Pinker, professeur à Harvard, "cette orthodoxie *woke* emprunte au pire de l'idéologie de l'apartheid et du nazisme" (Pinker, 2021). Ce cancer orwellien sape jusqu'aux racines mêmes de notre civilisation, détruit ses langues véhiculaires à coups d'écriture inclusive, ostracise sans pitié les dissidents, annule les conférenciers qui dérogent à la doxa, tétanise les dirigeants universitaires, et place chacun devant des alternatives délétères :

(a) soumission enthousiaste ou résignée ;

(b) pour les réfractaires passagers, contrition repentante une fois qu'ils ont vu leurs fautes ;

(c) pour les réfractaires durables, bannissement moral et définitif d'individus déclarés ontologiquement biaisés, et donc irrécupérables.

## 7) Que faire ? Ne pas se tromper de mission

Face aux postures du *wokisme*, dont les Oukases sont assénés par des Lyssenko contemporains, que doit être une université occidentale et que doivent faire ses dirigeants ?

Les universités outre-Atlantique – du Golfe du Mexique à la Mer du Labrador – sont en train de créer les conditions de leur propre crépuscule.

Laissons-les. Laissons-les danser le *Moonwalk* (Beigbeder, 2018, p. 147-148), vous savez, ce pas de danse popularisé par Mickael Jackson, « qui fait croire qu'on avance, alors qu'on recule ». Notre modèle n'est pas celui-là. Nous avons tout ce qu'il faut chez nous, au sein de notre civilisation européenne multiséculaire pour créer notre modèle, sur la base des lumières et de l'universalisme.

Alors en pratique, qu'est-ce qu'on fait ? D'une part, les dirigeants des universités ne doivent rien céder aux ultimatum des gardes-rouges du *wokisme*. D'autre part, ils doivent être très vigilants sur les notions primordiales, les prémisses qui sous-tendent l'ensemble des activités des institutions dont ils ont la responsabilité. Il s'agit donc d'identifier ce que sont les missions de l'université et ce qu'elles ne sont pas.

**1°) La mission d'une université n'est pas de lutter contre les inégalités. Elle est de transmettre un savoir aux étudiants.** Pour les universités qui ont une activité de recherche notable, il s'agit en outre de créer ce savoir en plus de le transmettre, et de préparer les étudiants à un monde qui n'existe pas encore.

**2°) Une université doit lever l'illusion de la facilité. L'université est un lieu d'exigence, qui doit aussi transmettre la capacité à admirer, mot qui étymologiquement signifie aussi s'étonner.** L'effort, la persévérance, le travail personnel sont des conditions *sine qua non* pour réussir, ressentir la jubilation que procure la connaissance, et se construire. Pour admirer et s'étonner, il faut s'ouvrir aux idées non orthodoxes.

**3°) Une université n'a pas à promouvoir une diversité de façade, ni à être un miroir de la composition statistique de la population, ni à légitimer un communautarisme, quel qu'il soit. Elle doit promouvoir le mérite et la liberté, sans passe-droits.** La sélection des étudiants mais aussi du personnel académique, administratif ou technique d'une université doivent se faire sur ces bases. Cela vaut aussi pour la sélection de ses dirigeants.

La discrimination "positive", adjectif dont elle s'affuble pour désarmer ses opposants et faire passer la pilule, ne doit donc pas avoir cours à l'université, et les chromosomes n'ont rien à faire dans les profils des postes, ni dans la sélection des candidats. De même, les personnes étant libres de choisir leur voie, sans obligation ni contrainte, il n'y a pas davantage lieu d'imposer de quotas de femmes dans une

formation, ou d'hommes dans une autre. La sélection doit se faire parmi les candidats présents, quels qu'ils soient, sans passe-droits. Elle doit se faire en remettant à l'ordre du jour les notions de qualité et de liberté, de mérite et de talent, qui pour être anciennes restent d'actualité.

**La seule diversité dont une université a besoin est celle des idées. C'est tout.**

Par conséquent, il convient d'empêcher la création de tout « diversity committee », ou de le supprimer s'il existe, à moins de souhaiter le développement de situations ubuesques, tragiques, humiliantes, incontrôlables et catastrophiques à la fois comme par exemple à la Evergreen University en 2017 et 2018, et dans d'autres universités depuis lors.

**4°) Une université dont les activités sont orientées vers, ou guidées par la recherche, doit aborder des questions sociétales, forger un « leadership » intellectuel qui dépasse ses murs, faire rayonner son pays, renforcer sa compétitivité, densifier et nourrir son assise culturelle.**

Elle ne doit certainement pas employer de croiseurs de la bien-pensance idéologique occupés à patrouiller avec mission d'identifier les étudiants ou les professeurs déviants. Elle ne doit pas davantage cautionner les mêmes dans la promotion de propagandes victimaires au sein de formations adoucies par un vernis académique.

Quelle entreprise prendra en effet le risque d'engager des diplômés de la complainte, des micro-agressions et des *safe spaces*, entraînés dans des formations créées « au nom du bien » à déboulonner des statues ? C'est « au nom du bien » que les profils sociaux les plus fragilisés le seront au final encore davantage sur le marché du travail. Les inégalités ne seront pas contrées, mais renforcées.

Les dirigeants universitaires doivent donc continuellement s'assurer que les activités de formation et de recherche de leurs institutions conservent effectivement de véritables caractéristiques académiques, et ne deviennent pas des plateformes militantes pour une « révolution culturelle » *woke*. Si j'en avais le pouvoir un jour, je préconiserais aux Ministres, aux responsables politiques, aux dirigeants universitaires, aux dirigeants d'entreprise, aux membres de votre association, la lecture obligatoire le roman *La Tache* (Roth 2000) de Philip Roth, tant ce livre paru en 2000 décrit le *wokisme* universitaire à l'œuvre aujourd'hui en Occident. Vous me pardonnerez cet acte dictatorial. Il consiste à faire lire des livres, non à en brûler.

Alors, que doit donc être une université européenne aujourd'hui ? Elle doit être un temple. Un temple de la liberté de penser, de la liberté de parole, de la recherche de la vérité, et du débat argumenté, rationnel et civilisé.

C'est à ce prix – et à ce prix seulement – que l'excellence redevient une ambition légitime, que l'université regagne la confiance, non seulement des décideurs de la société gouvernementale et civile, mais de la majorité des citoyens du pays, et qu'elle aborde d'ailleurs au passage les classements internationaux sans se renier.

Une université libérée du joug *woke* devient un phare grâce auquel d'autres, en déroute, pourront retrouver leur chemin. À mes yeux, lutter pour cette liberté est la mission cardinale d'un président d'université en ce premier quart du 21<sup>ème</sup> siècle en Europe.

Plus largement au-delà de la seule sphère académique, je crois qu'aujourd'hui notre génération doit s'atteler avec ardeur et courage à la mission que Camus donnait en 1957 à la sienne dans son discours de réception à l'Académie Nobel, dédié à son instituteur, Monsieur Louis Germain (1957, p. 18) :

« Chaque génération, sans doute, se croit vouée à refaire le monde. La mienne sait pourtant qu'elle ne le refera pas. Mais sa tâche est peut-être plus grande. Elle consiste à empêcher que le monde se défasse. »

Mesdames et Messieurs, je vous remercie.

## Bibliographie

Altbach, P. G. & Salmi, J. (Eds.) (2011). *The Road to Academic Excellence: The Making of World-Class Research Universities*. Washington DC, USA: The World Bank.

Beigbeder, F. (2018). *La frivolité est une affaire sérieuse*. Éditions de l'Observatoire.

Camus, A. (1957). *Discours de Suède*. Gallimard, collection Folio (1958 et 1997).

Couturier, B. (2021). *Ok Millenials ! Puritanisme, victimization, identitarisme, censure ... L'enquête d'un "baby-boomer" sur les mythes de la generation woke*. Éd. De l'Observatoire.

Chomsky, N., Katznelson, I., Lewontin, R. C., Nader, L., Montgomery, D., Ohmann, R., Siever, R., Wallerstein, I. & Zinn, H. (1997). *The Cold War & The University. Towards an intellectual history of the postwar years*. New York, USA : The New Press.

Debray, R. (2017). *Civilisation – Comment nous sommes devenus américains*. Paris, France : Gallimard NRF.

Dima, J. *Oregon promoting teacher course on 'dismantling racism in mathematics'*. Washington Examiner (February 12, 2021).

<https://www.washingtonexaminer.com/news/oregon-math-course-racism-white-supremacy-teachers>

Consulté le 13/11/2021.

Duarte, J. L., Crawford, J. T., Stern C., Haidt J., Jussim L. & Tetlock Ph. E. (2015). *Political diversity will improve social psychological science*. Behav. Brain Sci. 2015; 38:e130. doi: 10.1017/S0140525X14000430. Epub 2014 Jul 18. PMID: 25036715.

Gary, R. (1970). *Chien blanc*. Gallimard.

Haidt, J. (2016). *Two incompatible sacred values in American universities*. Conférence à la Duke University. <https://www.youtube.com/watch?v=Gatn5ameRr8> Consulté le 23/11/2021.

Heinrich, N. (2021). *Ce que le militantisme fait à la recherche*. Tracts Gallimard.

Huntington, S. (1996). *The Clash of Civilizations and the Remaking of the World Order*. New York, USA : Simon & Schuster.

Leprévost. F. (2021a). *Universités et civilisations – Concurrence académique mondiale et géopolitique*. ISTE.

Leprévost. F. (2021b). *Le rôle civilisationnel des universités*. Revue des Deux Mondes. <https://www.revuedesdeuxmondes.fr/le-role-civilisationnel-des-universites/>

Pinker, S. (2021). *Aujourd'hui, cette folie woke est l'affaire de tous*. L'Express (6/3/2021) [https://www.lexpress.fr/actualite/idees-et-debats/steven-pinker-cette-folie-universitaire-de-l-ideologie-woke-est-l-affaire-de-tous\\_2145871.html](https://www.lexpress.fr/actualite/idees-et-debats/steven-pinker-cette-folie-universitaire-de-l-ideologie-woke-est-l-affaire-de-tous_2145871.html) Consulté le 15/11/2021.

Roth. Ph (2002). *La tache*. Gallimard, collection Folio.

Salmi, J. (2009). *The Challenge of establishing world-class universities*. Washington DC, USA: The World Bank.

FL : Version 24/11/2021

Valentin, P. (2021). L'idéologie woke. 1. Anatomie du wokisme. 2. Face au wokisme. Fondation pour l'Innovation Politique. <https://www.fondapol.org/dans-les-medias/pierre-valentin-le-wokisme-est-une-negation/> Consulté le 20/11/2021.

Valéry. P. (1919). *La Crise de l'Esprit*. Paris, France : Éditions Manucius (2016).